L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS

Bureaux 73 rue de Chartres

NOUVELLE-ORLEANS,
MARDI MATIN, 10 JUILLET.

FEUILLETON.

LE MARI EMBAUMÉ

Traduction d'un juge de Paris, de Vendôme,

PAR

PAUL REVAL.

X — (*Suite.*)

LE GOUT SERT UN INTENDANT HONNETE HOMME.

Le vieux, à ses lèvres le sifflet d'or qui pendait à son cou. Du valet vint à son appel.

—Que l'écuyer Mitraille se hâte de prendre son repas! dîtes-lui-le, et qu'on prépare six chevaux frais de la grande écurie. Monsieur l'Intendant va partir avec une escorte de cinq hommes.

—Cinq hommes! répéta Gueneven quand le valet fut parti. M'est avis que ce coquin de Mitraille et mes nous sommes bien capables de porter à Paris l'épargne de M. de Vendôme.

— Vous vous trompez, répliqua Eliane. Mademoiselle emporte mille livres en or. Tout une bonne charge dans chaque valise. Il y aura quatre valises portant cette charge. L'écuyer Mitraille et vous, vous ne porterez rien, sinon vos armes, pour défendre le bien confié à votre chef.

—Mort de moi! hallebarde maître Pol stupéfait, le dalerd et moi nous nous sommes brouillés depuis longtemps, mais il me semble que quatre fois soixante-douze mille livres font... tout...

Il s'arrête cherchant, et Eliane achève :

—Cent mille écus tournois.

—Cent mille écus tournois, ma femme! Trois cent mille livres! Ai-je vraiment amassé une si belle somme en si peu de temps?

—Un peu plus, répliqua la jeune femme, dont le sourire se fit orgueilleux à son insu, et c'est pour répondre à M. de Vendôme qui veut savoir ce qui sert un intendant honnête homme.

Maître Pol l'enleva dans ses bras.

—Par de Dieu! s'écria-t-il dans son enthousiasme, avec un intendant honnête homme, j'ai vécu un véritable paradis! Moi, qui suis honnête homme jusqu'au bout des ongles, M. le duc voudrait vite que grandement d'avoir une dette au lieu d'une épargne! Je n'osais pas le demander comme j'aime emporter avec moi, et si tôt m'avoir dit : apes avons un million ou deux de pistoles, je jure que j'aurais été content, lui aussi. Mais quelle dame! c'est toi qui es l'intendant, mon Eliane, le bon génie, la fée, et quand je vais arriver devant M. de Vendôme, je veux lui dire : m'est d'abord, monseigneur, voici un cadeau de madame de Gueneven, ma femme, qui bel monnoie aussi bien que le roi!

Et vous dénoncez dit à maître Pol que son Elle ne l'avait pas ridiculement guéri de l'habitude qu'il avait autrefois de jurer, vous l'essaya dans du fond en comble.

Il était bien triste de quitter si tôt sa femme tant aimée, ce bon, ce loyal Gueneven; il était bien triste aussi de la mort de M. le grand-prieur, qui était un homme de tête et de cœur, mais il serait de grand malheureux, parce que l'idée de Paris venait à la traverse du cas mélancolies et mettait en sa pensée un étrange fond d'allégresse.

Il n'est besoin d'expliquer ce sentiment à ceux qui ont connu Paris et qui vivent ailleurs.

Ceux qui vivent bien, qui vivent mieux qu'à Paris,—et qui pleurent Paris.

Vous en mangeant comme un ogre, maître Pol était désespéré.

Eliane le regardait, pensive, et ne mangeait point.

De temps en temps elle se levait pour donner des ordres. Elle était la femme qui songe à tout et qui fait tout.

Maître Pol n'avait qu'à se laisser glisser dans la vie sur le chemin toujours aplanit par elle.

Les trois cents mille livres furent partagées entre les deux valises, dont Gueneven eut les clefs, pour le repas des mains de sa femme une bonne bien garnie : — "pour les mêmes plaisirs à Paris," lui dit-elle avec un délicieux sourire.

On entendit piaffer dans la cour les chevaux de Pontchartrain.

Ce coquin de Mitraille blasphémait comme un reître, chantant que le vin de Vendômois valait mieux que l'eau bénite.

Quand Eliane donna le dernier baiser à son mari, elle avait des larmes dans les yeux.

—Il faut bien te divertir, Gueneven! murmura-t-elle.

—Ma mie, répondit le vieux prince, franc le cœur et regardant son père.

Et pauvre maître Pol, qui n'était pourtant pas malheureux :

—Je n'ai être heureux loin de toi, mon âme!

Il pétillait d'envie d'être à cheval, quoqu'il n'eût, en vérité, rien de si cher au monde que d'un coup d'œil qu'il allait quitter.

Pauvre Bonpoisson, Paris l'enchantement!

—Eliane, fit Eliane d'une voix sérieuse et profonde, j'ai deux frayeurs : cet homme et le jeu!

Maître Pol en sait à rire en la pressant contre son cœur.

—Promets-moi, continua-t-elle, que tu ne jouera pas et que tu ne te laisseras pas entraîner par cet homme!

—Folle! dit Gueneven, chère folle!

Mais le petit Eliane s'écria menaçant :

—Pas de gros mots, méchant!

Eliane se mit aussitôt sérieusement silence.

Il n'en jouissait pas moins :

—Méchant! ne vois-tu pas qu'elle pleure! Promets-moi donc que tu ne jouera pas, ou que tu n'iras pas avec l'homme qui lui fait peur.

Il ne en demandait guère que cet homme était un Parisien.

Parqui un demi-cent de baisers, maître Pol dit :

—Je le promets!

Et même il ajouta :

—Je le jure!

L'instant d'après, les six chevaux frais partirent au galop, brûlant la route de Paris.

Eliane, restée seule, dirigea son fils dans son berceau et revint s'accoudre à la fenêtre pour écouter encore le bruit de la course qui allait s'éloignant déjà au lointain.

—Il a promis! pensait-elle.

Mais je ne sais pourquoi elle n'était point rassurée.

Elle rentra dans la chambre aux registres qui lui semble grande et vide.

Elle voulut se remettre au travail; mais le travail la repoussa.

Elle rêva. Onze heures de nuit sonnèrent au beffroi du château. Il y avait déjà deux heures que son mari était parti.

—Il est loin, se dit-elle, bien loin! Mon bonheur fuit vers Paris.... En reviendera-t-il?

Parmi les lettres nombreuses apportées le soir, et dont plusieurs renfermaient cachets scellés, il y en avait une qui frappa en un moment son regard.

C'était une large enveloppe de parchemin fermé, scellé d'un cachet noir, à l'aide de fils de soie, disposée en lace et réunis par un cachet de grande taille.

Elle se rapprocha de la table, parce que de loin elle ne pouvait déchiffrer les armoiries.

Les armoiries étaient celles du vieux comte de Pardaillan.

Mons l'avoue dit : Eliane était ambitieuse.

Non point pour elle peut être. Elle était ambitieuse pour son mari et surtout pour son fils, dont elle devait un jour être la mère.

Et vous dénoncez dit à maître Pol que son Elle ne l'avait pas ridiculement guéri de l'habitude qu'il avait autrefois de jurer, vous l'essaya dans du fond en comble.

Il était bien triste de quitter si tôt sa femme tant aimée, ce bon, ce loyal Gueneven; il était bien triste aussi de la mort de M. le grand-prieur, qui était un homme de tête et de cœur, mais il serait de grand malheureux, parce que l'idée de Paris venait à la traverse du cas mélancolies et mettait en sa pensée un étrange fond d'allégresse.

Il n'est besoin d'expliquer ce sentiment à ceux qui ont connu Paris et qui vivent ailleurs.

Ceux qui vivent bien, qui vivent mieux qu'à Paris,—et qui pleurent Paris.

Vous en mangeant comme un ogre, maître Pol était désespéré.

Eliane le regardait, pensive, et ne mangeait point.

De temps en temps elle se levait pour donner des ordres. Elle était la femme qui songe à tout et qui fait tout.

Maître Pol n'avait qu'à se laisser glisser dans la vie sur le chemin toujours aplanit par elle.

Les trois cents mille livres furent partagées entre les deux valises, dont Gueneven eut les clefs, pour le repas des mains de sa femme une bonne bien garnie : — "pour les mêmes plaisirs à Paris," lui dit-elle avec un délicieux sourire.

On entendit piaffer dans la cour les chevaux de Pontchartrain.

Ce coquin de Mitraille blasphémait comme un reître, chantant que le vin de Vendômois valait mieux que l'eau bénite.

Quand Eliane donna le dernier baiser à son mari, elle avait des larmes dans les yeux.

—Il faut bien te divertir, Gueneven! murmura-t-elle.

—Ma mie, répondit le vieux prince, franc le cœur et regardant son père.

Et pauvre maître Pol, qui n'était pourtant pas malheureux :

—Je n'ai être heureux loin de toi, mon âme!

Il pétillait d'envie d'être à cheval, quoqu'il n'eût, en vérité, rien de si cher au monde que d'un coup d'œil qu'il allait quitter.

Pauvre Bonpoisson, Paris l'enchantement!

—Eliane, fit Eliane d'une voix sérieuse et profonde, j'ai deux frayeurs : cet homme et le jeu!

Maître Pol en sait à rire en la pressant contre son cœur.

—Promets-moi, continua-t-elle, que tu ne jouera pas et que tu ne te laisseras pas entraîner par cet homme!

—Folle! dit Gueneven, chère folle!

Mais le petit Eliane s'écria menaçant :

—Pas de gros mots, méchant!

Eliane se mit aussitôt sérieusement silence.

Il n'en jouissait pas moins :

—Méchant! ne vois-tu pas qu'elle pleure! Promets-moi donc que tu ne jouera pas, ou que tu n'iras pas avec l'homme qui lui fait peur.

Il ne en demandait guère que cet homme était un Parisien.

Parqui un demi-cent de baisers, maître Pol dit :

—Je le promets!

Et même il ajouta :

—Je le jure!

L'instant d'après, les six chevaux frais partirent au galop, brûlant la route de Paris.

Eliane, restée seule, dirigea son fils dans son berceau et revint s'accoudre à la fenêtre pour écouter encore le bruit de la course qui allait s'éloignant déjà au lointain.

—Il a promis! pensait-elle.

Mais je ne sais pourquoi elle n'était point rassurée.

Elle rentra dans la chambre aux registres qui lui semble grande et vide.

Elle voulut se remettre au travail; mais le travail la repoussa.

Elle rêva. Onze heures de nuit sonnèrent au beffroi du château. Il y avait déjà deux heures que son mari était parti.

—Il est loin, se dit-elle, bien loin! Mon bonheur fuit vers Paris.... En reviendera-t-il?

Parmi les lettres nombreuses apportées le soir, et dont plusieurs renfermaient cachets scellés, il y en avait une qui frappa en un moment son regard.

C'était une large enveloppe de parchemin fermé, scellé d'un cachet noir, à l'aide de fils de soie, disposée en lace et réunis par un cachet de grande taille.

Elle se rapprocha de la table, parce que de loin elle ne pouvait déchiffrer les armoiries.

Les armoiries étaient celles du vieux comte de Pardaillan.

Mons l'avoue dit : Eliane était ambitieuse.

Non point pour elle peut être. Elle était ambitieuse pour son mari et surtout pour son fils, dont elle devait un jour être la mère.

Malgré sa préoccupation actuelle, si éloignée de tout ce qui ne se rapportait point au départ de Gueneven, Eliane rompit avec empressement le cachet qui fermait le dépêche du comte de Pardaillan.

Très longtemps, elle avait noué avec le riche parent de son mari un commerce de lettres qui était devenu peu à peu fort actif. La comte de Pardaillan, sans doute par une curiosité de vieillard, avait voulu connaître en propre histoire à elle, Eliane. Depuis qu'il avait reçu la réponse franche et détaillée de cette dame, il avait trouvé dans ces mêmes lettres un intérêt plus vif et qu'il tenait jusqu'à la tendresse.

Mademoiselle, le vieux comte s'avait jamais engagé maître Pol ni Eliane à venir au château de Pardaillan.

Quelque chose semblait le retenir et malgré la bonne défiance de son âge, Eliane en était encore à deviner la nature de ce mystère.

C'était de elle, elle le savait bien, que, dans un temps très éloigné, selon toute apparence, la fortune devait venir.

La fortune et l'heure de cette fortune comportait un titre de comte.

Et il n'est pas besoin d'apprendre au lecteur qu'à l'époque dont nous parlons, il n'y avait ni comtes ni vicomtes pour rire. La noblesse, en effet, a produit cette détestable comédie des titres à la douzaine. Un comte, sous Louis XIII, était seulement un grand seigneur.

Inutilité que les yeux d'Eliane eurent parcouru les premières lignes du message, elle pâlit et tout son corps se prit à trembler.

Son émotion fut si grande qu'elle fut obligée de se tenir aux meubles, pour atteindre le lucarne et elle s'assit presque défaillante.

Elle frotta ses paupières douces comme une personne qui sort du rêve, et recommença la lecture.

Elle était forte véritablement. La seconde lecture, au lieu d'affaiblir son trouble, lui rendit toute sa présence d'esprit.

Elle mêla de nouveau son sifflet d'or et appela.

—Qu'on harnache à l'instant même le reste des chevaux frais de la grande écurie! ordonnait-elle au valet qui se montrait, et que ma chambrière prépare tout ce qu'il faut pour un voyage de voyage. J'emmène avec moi maître Renaud, mon fils. Dans une demi-heure, que le maître de l'écurie et trois palefreniers de Vendôme soient prêts et prêts à nous faire escorte.

Le valet sortit. Eliane resta un instant immobile, les yeux fixés dans le vide. Aucune parole ne tombait de ses lèvres.

Elle rouvrit la lettre pour la troisième fois.

Le lecteur devait

" Madame ma nièce,

" Le colère de Dieu a visité ma maison, et j'ai peur d'apprendre par votre réponse qu'il soit arrivé quelque infortune chez vous, car vous êtes mon jeune neveu, Pol de Gueneven, votre bien-aimé mari, héritier de Pardaillan-Montes-pan-Gueneven, et il semble qu'il y ait une malédiction attachée à cet héritage.

" Il y a un an, à peine, nombre d'existences humaines et jeunes (Gabert entre vous et cet) fortune que j'appelle funeste au moment de vous l'abandonner. Nous parler de vos parents le plus proches, les Gueneven du pays de Quin par qui sont morts, j'avais autour de moi trois neveux germains de grande espérance, et une nièce germaine, la fille de mon bâtarde sœur.

" Je n'ai plus personne. Trois fois dans le cours de cette année, l'ange du trépas a franchi le seuil du château de mes pères, et je reçois aujourd'hui de l'agonie de Saintonge la nouvelle d'un dernier, d'un double deuil.

" Monsieur mes neveux germains Antoine et Maxime, fils d'Eléonore-Amélie de Montespan, ont été tués tous deux ensemble dans une escarmouche contre les gens de la religion, devant La Rochelle.

" Je n'ai plus rien, je suis seul, et je sens que l'ombre tristesse de cet abandon abrège mes derniers jours en les empoisonnant.

" Je vous prie de faire en sorte, madame ma nièce, que votre affaire commune, M. mon neveu Pol de Gueneven, vienne et dirige immédiatement vers mon château de Pardaillan.

" Les circonstances que m'ont fait éviter jusqu'à présent une rencontre avec vous, que j'honore et que j'aime, ne sont plus. Vous devrez, s'il vous plaît, accompagner votre mari.

" Je ne regrette décisive du suprême devoir de laisser en dignes mains l'héritage de mes aïeux. Héritage fort envié, et qui est plus considérable encore qu'on ne le croit généralement. Hâtez-vous, j'ai besoin de moi ou vous Gueneven, car il y a d'autres détails que les siens, et ces détails sont aux limites de gens primaires.

" J'ai d'autres raisons encore, d'un ordre fort différent et qu'il serait dangereux de confier au papier.

" Pour donner force et clarté à mes dispositions, l'accomplissement est par conséquent le seing de votre neveu Gueneven soit indispensable.

" Si donc, par impossible ou par malheur, pour cause de maladie grave ou autre, mon neveu Gueneven se trouvait empêché de venir, je vous prie, madame ma chère nièce, d'user votre intérêt comme dans le sien, de m'apporter les pouvoirs de votre mari, et, par provision, plusieurs signatures en blanc, afin que nous puissions passer des actes entre vifs, toujours plus solides que les établissements testamentaires.

" Le temps presse. Cette lettre, que je n'ai pas de prêtre, est de la main de mon chapelain. Priez pour moi, venez vite, et que Dieu vous ait, madame ma nièce, en sa sainte et digne garde. »

Ces lignes étaient suivies d'un post-scriptum troublé et presque illisible, qui disait :

« Ma bien chère enfant, hâtez-vous. J'ai peur de mourir avant de vous avoir révélé mon secret qui est le vôtre. »

Ceci était de l'écriture d'Antoine-François, comte de Pardaillan.

Au-dessous, quelques mots étaient tracés :

« Ne perdez pas une minute, madame, au nom de ciel!

Ces mots appartenaient à la même main que le corps de la lettre.

Tout le monde admirait Eliane, et le chapelain du vieux comte l'avait prise en affection.

Peut-être que si ces mots n'eussent point existé, Eliane aurait envoyé un coureur sur les traces de son mari, malgré la rigueur du devoir qu'il était en train d'accomplir.

Mais quelque chose lui disait que ces mots étaient l'expression absolue de la vérité : il n'y avait pas une minute à perdre.

Elle réfléchit pourtant; elle hésita.

Quand le valet revint lui annoncer que tout était prêt pour le départ, elle lui commanda rudement de se retirer.

Et elle resta, immobile comme une statue, plongée qu'elle était dans sa méditation.

Les douze coups de minuit, en sonnant, l'éveillèrent.

Elle se leva, pâle, mais résolue.

Elle ouvrit un compartiment secret du bureau principal, et y prit plusieurs feuilles de parchemin qu'elle timbra aux armes de Gueneven et au sceau de Vendôme.

Puis elle s'assit devant son bureau, et se plaça de façon courut sur le premier parchemin, écrivant une procuration en forme, qu'elle signa du nom de son mari.

—Je fais ici, dit-elle, répondant peut-être à un reproche de sa conscience, mon œuvre de tous les jours. Tous les jours j'écris, tous les jours je signe pour mon mari, qui le veut ainsi. L'écriture qu'il a, c'est moi qui la lui ai donnée. Nous ne faisons qu'un, ou plutôt, c'est moi qui suis en main droite et sa volonté.

— En outre, ajouta-t-elle, s'il était là, près de moi, j'ai bien certaine, et c'est à Dieu même que je le dis, s'il était là, près de moi, les choses seraient comme elles sont exactement, rigoureusement : l'écriture et le signerais.

Par le fait, il n'en était jamais autrement depuis deux années.

Et pourtant le cœur d'Eliane battait.

—Mon fils! mon fils! murmura-t-elle. S'il y a un châtiment à craindre, qu'il soit pour moi seule, et non pour toi.

Quand elle eut rempli le premier parchemin, elle signa les deux autres en blanc et fit du tout un paquet.

Puis elle quitta le bureau; mais, comme elle en levait, une sorte de vertige la prit. Elle porta ses deux mains à son sein.

Ce n'était pas de l'angoisse qu'on aurait pu lire en ce moment sur la pâleur de son charmant visage.

Et le malade éprouvé par elle n'était point le résultat de cet'où elle venait d'agir.

Quand auparavant, quelque temps après son mariage, elle avait éprouvé la même souffrance, à laquelle la naissance de maître Renaud avait mis un terme.

Non, non, ce n'était pas de l'angoisse, c'était une mystérieuse et douce joie.

—Je n'ai rien dit à Gueneven, pensa-t-elle, tout bas, comme si elle eût craint que les murailles eussent. Avant de partir, je voulais être sûre.... bien sûre! son désir est si grand! et l'espoir trompé est une peine si amère!

Elle se dirigea vers la porte de sortie. En passant devant le pre-Dieu, elle fléchit le genou et murmura avec un élan de ferveur passionné :

—Sainte-Vierge, donnez une sœur à mon fils! Sainte-Vierge, faites que mes deux enfants bénis soient heureux!

Elle franchit le seuil; et, pas d'inattendu après, vêtue en amazone, elle galopait à la tête de son escorte sur la route du château de Pardaillan.

(*A continuer.*)

Seule ligne directe pour la France.

Nouvelle ligne de steamers de première classe de la Compagnie Générale Transatlantique, entre New York et le Havre, touchant à Brest.

Les magnifiques steamers de cette ligne feront pour le continent, partiront du fleur No. 50, North River

SARDOIGNE III.....Samedi.....14 juillet.
FERRIERE.....Duchesne.....28 juillet.
VILLE DE PARIS.....Surmont.....11 août.

Prix du passage en or.

Première cabine, $125. Seconde cabine, $80, y compris le vin de table et l'usage de l'eau en Pullman cabins.

Les steamers de cette ligne n'admettent pas de passagers d'entrepont.

Les passagers qui ont l'intention de débarquer à Brest, seront pourvus de coupons de billets de chemin de fer moyennant $5 pour les premières classes, et $3 pour les secondes.

Les passagers seront visités par le Bureau à leur arrivée à Brest.

Pour plus de détails, s'adresser à

GEO. MACKENZIE,
Agent, 36 Broadway.

A la Nlle-Orléans, V. PERRILLIAT, 38 Carondelet.
A Paris, 12, Boulevard des Capucines, Grand Hôtel.
Au Havre, chez William Leslie & Cie.

Les personnes désirant partir pour France peuvent obtenir ici leurs billets de passage; mais écrire en toute simplicité à New York, en s'adressant à M. V. Perrilliat, No 38, Carondelet.

POUR BRAZOS SANTIAGO.

Départ, SAMEDI, 14 du courant.

Le steamer paquebot régulier,
ADMIRAL FOOTE,
commandant A. S. Chase,

partira sous peu pour le susdit port. Pour fret ou passage (beaux rendez-vous) s'adresser à V.

T. SHAILER JR.
6 juillet—tf rue Gravier, No 38.

POUR MOBILE.

La Ligne Ste-Louis, Pensacola Christian et Mobile.
Compagnie Générale des Steamers réunis
LIGNE MORGAN — STEAMERS DE LA MALLE DES ETATS-UNIS.

Départ, MARDI, 10 juillet, à l'arrivée du convoi de Midi du chemin de fer Pontchartrain.

Le beau steamer neuf

MARY,

ira fer, à notre et à toutes premières, commandant A. L. Wyman, partira ainsi qu'il suit du chemin, avec la malle des Etats-Unis.

Les bill ont pris à toutes stations et les trains sont signés pour tous les sudds, ports, et bureaux de Mobile.

Nb. B. — Le fret pour Mobile sera reçu jusqu'à 10 heures et demie du matin—après cette heure le fret sera en voyé par le steamer suivant.

Le fret pour la côte sera reçu jusqu'à midi.

Le steamer Mary laissera Mobile et toutes les jours, à midi, et le même ainsi de ce nouvelle ligne.

1 juillet—tf au coin des rues Camp et Commerce.

POUR GALVESTON, INDIANOLA ET LAVACA.

Steamers de la malle des Etats-Unis.
Ligne Morgan.

Départ, MERCREDI, 11 Juillet, à 5 heures du matin.
Passage pour Galveston.....$11
Passage pour Lavaca.....$11

Le fret pour Galveston, Indianola et Lavaca aux mêmes taux et aussi bas prix qu'aucun autre steamer partant en même temps. Le fret est livré à la Lavaca par des bateaux d'allège, sans frais extra.

Le steamer HARLAN,
à bonne première et à nolis,
Commandant John Lewis, partira ainsi qu'il est dit ci-dessus, du pied de la rue Gravier.

Pour fret ou passage, s'adresser à

L. C. HARRIS, agent,
Au coin des rues Camp et Commerce.

Les commandements sont signés et leurs bureaux de l'agence.

Trois steamers de cette ligne transportent les malles des Etats-Unis, partent régulièrement ainsi qu'il est annoncé.

Le steamer de chariots n'est point à bord que quand elle est dans des conditions en fertilisant.

Un steamer de cette ligne partira tous les trois jours pour les sudds ports.
6 juil

LEGNE DU BORD DE LA MER

Pour la Baie St-Louis, Pass Christian, Mississippi City, Biloxi et Bonne Springs.

Le bon bateau à hélice première
CAMELIA,
très fin marcheur, capitaine A. P. Bonnéma, commandant, ses voyages comme, suit :

Les LUNDIS, à l'arrivée du convoi de 7½ heures a. m., du chemin de fer Pontchartrain.

Les MARDIS, à l'arrivée du convoi de 9 h. a. m. du chemin de fer Pontchartrain.

Les JEUDIS, à l'arrivée du convoi de 5 h. a. m. du chemin de fer Pontchartrain.

Les SAMEDIS, à l'arrivée du convoi de 4 h. p. m. du chemin de fer Pontchartrain.

Au retour, il partira d'OCEAN SPRINGS

Les DIMANCHES SOIR.
Les LUNDIS SOIR.
Les MERCREDIS SOIR.
Les VENDREDIS MATIN.

Le fret destiné à un bateau doit être convenablement étiqueté et marqué (un peut se procurer des étiquettes au bureau de la compagnie) et envoyé au dépôt du chemin de fer Pontchartrain une heure avant le départ du bateau.

Les voyages ci-dessus se feront régulièrement à moins que le mauvais temps ou les réparations ne nous en empêchent obstacle.

Le samedi il ne sera POSITIVEMENT pas reçu de fret après le dép. et du convoi de 3 heures p. m.

Pour plus de détails, s'adresser à

COHEN M. SORIA,
Rue Carondelet, No 18.

Pour la BAIE St-LOUIS, PASS CHRISTIAN, MISSISSIPPI CITY, BILOXI et OCEAN SPRINGS ET PASCAGOULA.

Départ, tous les MARDIS et SAMEDIS, à l'arrivée du convoi de midi, du chemin de fer Pontchartrain.

Tous les SAMEDIS à l'arrivée du convoi de 4 heures du soir.

Le magnifique steamer à hélice première classe,
GEO. MACKENZIE,
Sanders, M. Beardsley,
A la Nlle-Orléans, V. PERRILLIAT, 38 Carondelet.
A Paris, 12, Boulevard des Capucines, Grand Hôtel.
Au Havre, chez William Leslie & Cie.

Les personnes désirant partir pour France peuvent obtenir ici leurs billets de passage; mais écrire en toute simplicité à New York, en s'adressant à M. V. Perrilliat, No 38, Carondelet.

POUR BRAZOS SANTIAGO.

Départ, SAMEDI, 14 du courant.

Le steamer paquebot régulier,
ADMIRAL FOOTE,
commandant A. S. Chase,

partira sous peu pour le susdit port. Pour fret ou passage (beaux rendez-vous) s'adresser à V.

T. SHAILER JR.
6 juillet—tf rue Gravier, No 38.

POUR MOBILE.

La Ligne Ste-Louis, Pass Christian et Mobile.
Compagnie Générale des Steamers réunis
LIGNE MORGAN — STEAMERS DE LA MALLE DES ETATS-UNIS.

Départ, MARDI, 10 juillet, à l'arrivée du convoi de Midi du chemin de fer Pontchartrain.

Le beau steamer neuf

MARY,

ira fer, à notre et à toutes premières, commandant A. L. Wyman, partira ainsi qu'il est dit ci-dessus, avec la malle des Etats-Unis.

Les bill ont pris à toutes stations et les trains sont signés pour tous les sudds, ports, et bureaux de Mobile.

Nb. B. — Le fret pour Mobile sera reçu jusqu'à 10 heures et demie du matin—après cette heure le fret sera en voyé par le steamer suivant.

Le fret pour la côte sera reçu jusqu'à midi.

Le steamer Mary laissera Mobile et toutes les jours, à midi, et le même ainsi de ce nouvelle ligne.

1 juillet au coin des rues Camp et Commerce.

POUR GALVESTON, INDIANOLA ET LAVACA.

Steamers de la malle des Etats-Unis.
Ligne Morgan.

Départ, MERCREDI, 11 Juillet, à 5 heures du matin.
Passage pour Galveston.....$11
Passage pour Lavaca.....$11

Le fret pour Galveston, Indianola et Lavaca aux mêmes taux et aussi bas prix qu'aucun autre steamer partant en même temps. Le fret est livré à la Lavaca par des bateaux d'allège, sans frais extra.

Le steamer HARLAN,
à bonne première et à nolis,
Commandant John Lewis, partira ainsi qu'il est dit ci-dessus, du pied de la rue Gravier.

Pour fret ou passage, s'adresser à

L. C. HARRIS, agent,
Au coin des rues Camp et Commerce.

Les connaissements sont signés et leurs bureaux de l'agence.

Trois steamers de cette ligne transportent les malles des Etats-Unis, partent régulièrement ainsi qu'il est annoncé.

Le steamer de chariots n'est point à bord que quand elle est dans des conditions en fertilisant.

Un steamer de cette ligne partira tous les trois jours pour les sudds ports.
6 juil

LEGNE DU BORD DE LA MER

Pour la Baie St-Louis, Pass Christian, Mississippi City, Biloxi et Bonne Springs.

Le bon bateau à hélice première
CAMELIA,
très fin marcheur, capitaine A. P. Bonnéma, commandant, ses voyages comme, suit :

Les LUNDIS, à l'arrivée du convoi de 7½ heures a. m., du chemin de fer Pontchartrain.

Les MARDIS, à l'arrivée du convoi de 9 h. a. m. du chemin de fer Pontchartrain.

Les JEUDIS, à l'arrivée du convoi de 5 h. a. m. du chemin de fer Pontchartrain.

Les SAMEDIS, à l'arrivée du convoi de 4 h. p. m. du chemin de fer Pontchartrain.

Au retour, il partira d'OCEAN SPRINGS

Les DIMANCHES SOIR.
Les LUNDIS SOIR.
Les MERCREDIS SOIR.
Les VENDREDIS MATIN.

Le fret destiné à un bateau doit être convenablement étiqueté et marqué (on peut se procurer des étiquettes au bureau de la compagnie) et envoyé au dépôt du chemin de fer Pontchartrain une heure avant le départ du bateau.

Les voyages ci-dessus se feront régulièrement à moins que le mauvais temps ou les réparations ne nous en empêchent obstacle.

Le samedi il ne sera POSITIVEMENT pas reçu de fret après le dép. et du convoi de 3 heures p. m.

Pour plus de détails, s'adresser à

COHEN M. SORIA,
Rue Carondelet, No 18.

POUR LES ATTAKAPAS.

Départ, MERCREDI, 11 du courant, à 5 heures du soir.

Le bon bateau à hélice
GEO. MACKENZIE,
Sanders, M. Beardsley,
Pour fret ou passage, s'adresser à

A. PERRILLIAT,
Rue Carondelet, No 38